

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sylvie Desrosiers, Gil Courtemanche, Jérôme Élie

Hugues Corriveau

Number 123, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36531ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2006). Review of [Sylvie Desrosiers, Gil Courtemanche, Jérôme Élie]. *Lettres québécoises*, (123), 22–23.



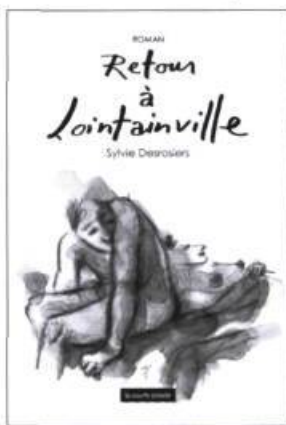
☆☆ 1/2

Sylvie Desrosiers, *Retour à Lointainville*, Montréal, La courte échelle, 2005, 208 p., 22,95 \$.

La noyée parle encore

Ou quand on transporte une morte bien causante dans sa voiture.

Début 2004 paraissait *Voyage à Lointainville*, le volet « féminin » du *Retour à Lointainville* publié en 2005 et consacré à la vision masculine des relations amoureuses.



LOINTAINVILLE EN HIVER

Audacieux de reprendre une première idée romanesque aussi singulière que celle de faire apparaître un mort ou une morte sur la banquette arrière d'une voiture conduite par un écrivain en route vers un obscur salon du livre au nord du Nord. C'est le défi que s'est donné Sylvie Desrosiers, considérant incomplète sa vision du rapport amoureux, donnée du point de vue de la femme. Elle reprend, sous les mêmes titres, les onze chapitres du premier roman dans le second, ponctuant ça et là son travail des variantes obligées et sexuées. Ainsi, dans le prologue du *Voyage*, la femme dira : « [...] je ne peux pas croire que tu puisses m'aimer. Confirme mes craintes les plus secrètes » (p. 11) alors que, dans le prologue du *Retour*, l'homme dira : « [...] je ne peux pas croire que tu puisses m'aimer. Détruis mes craintes les plus secrètes. » (p. 11, c'est moi qui souligne)



SYLVIE DESROSIERS

PONCIF AUX CRINS DURS

Fallait-il écrire ce second livre pour, déjà aux premiers mots, redonner tous les poncifs convenus, tous les radotages qu'on lit dans les périodiques féminins comme masculins autour de la relation homme/femme? Par exemple, on pourrait y trouver comme question d'enquête « Comment vous débarrasser de votre blonde? » (notons que la réponse s'avère être la première phrase du roman) : « Si tu veux t'en débarrasser, tu lui racontes les souvenirs de collège de ton ex-blonde. Tu vas la voir prendre la fuite à toutes jambes, garanti. [...] Il n'y a pas une femme qui peut supporter ça! Elles sont toutes jalouses, au fond. » (p. 17) Allergique, absolument et totalement, à ce pseudo-humour lourdingue qui ne prend aucunement ses distances devant ce qu'il est supposé dénoncer. Alors, le héros romancier va faire une gaffe :

Je viens de perdre ma dernière conquête. Pas eu besoin de lui dire je t'aime ou je ne t'aime pas. J'ai écrit à Claude [son ami de gars] que je la trouvais un peu trop grosse. [...] C'est un des nombreux endroits où on peut blesser une femme, le pire, finalement, quand j'y pense. (p. 19)

Dans la version féminine du *Retour*, on trouvait ceci : « Je viens de perdre mon dernier amoureux. Pas eu besoin de lui dire je t'aime ou je ne t'aime pas. J'ai écrit à Claudine [son amie de fille] qu'il était un amant décevant. » (p. 19) Je ne sais pas si vous réagissez comme moi, mais quelque chose là me titille.

ÇA SE TIENT QUAND MÊME

Disons-le tout de go : voici, malgré les irritants trop nombreux qui m'ont sans cesse fait décrocher, que ce livre (ces livres) est bon, qu'il est soutenu par une langue d'une grande vivacité, réaliste, et qui propose une histoire que l'auteure, avec un talent de narratrice exemplaire, rend constamment intéressante — si l'on est capable d'accepter les nombreuses répétitions et les éternelles ratiocinations de l'homme et de la morte (ou du mort et de la femme). Au bout du compte, ce roman nous amène dans de beaux paysages enneigés, dans la fantasmagorie d'un igloo hanté, dans la débâcle humaine de quelqu'un qui se cherche, ayant divorcé et n'aimant rien tant que son fils. Bref, une crise de la cinquantaine fort bien cernée, au centre d'une pensée parfois atrabilaire.

☆☆☆

Gil Courtemanche, *Une belle mort*, Montréal, Boréal, 2005, 208 p., 22,50 \$.

Moi, j'mange

Un roman touchant mais maladroît.

Le volumineux dossier de presse qui accompagne le deuxième roman de Gil Courtemanche est unanime : ce roman serait très bon. Pas de réserve, ou presque. Comme si les bons sentiments suppléaient l'économie narrative, comme si le fait de parler de vieux grincheux, mais attachants, pouvait faire en sorte que se suspende le sens critique.

LE PÈRE ENCOMBRANT

Or, convenons-en, l'histoire racontée par Courtemanche ne peut pas laisser indifférent ; mais dire, redire et redire encore la même chose, dix fois plutôt qu'une, rend lourdaude la narration, à ce point qu'on a parfois le sentiment que l'auteur prend les lecteurs pour des imbéciles ignorants, de telle sorte que,

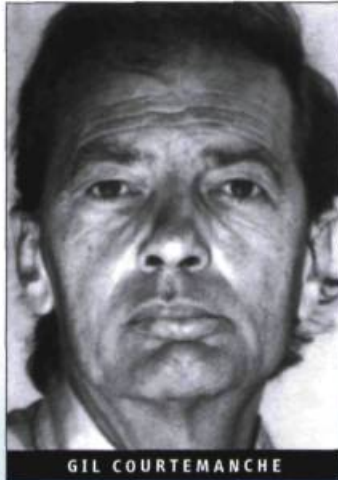
leur répétant la leçon, il s' imagine sans doute que, peut-être, ils arriveront à saisir le propos, la maladie dont il est question, les symptômes, la déchéance. Bref, si on enlevait ce qui se répète ici, il n'y aurait pas lieu d'avoir un roman de plus de cent pages.

LE PARKINSON RIGIDE

Mais oui, le papa du narrateur souffre, vieux, de cette maladie dont on a vu tant et plus les ravages lors de l'interminable mort du pape Jean-Paul II. Courtemanche s'attarde à décrire ce père en pleine déchéance, bavant, éructant, crachant, se gavant. Car le seul plaisir du père, c'est de



manger. Beaucoup, tout le temps. Il est entouré de sa famille qui, elle, boit, boit, boit du vin, des bouteilles et des litres, et plus encore si possible (on se souvient de l'importance de l'alcool dans les pièces de Marcel Dubé), comme pour dépasser la vision du dictateur déchu. On est à Noël. C'est le réveillon. La famille se divise en deux clans : ceux qui voudraient protéger le père en lui imposant une diète sévère, et les autres qui trouvent qu'il n'y a plus rien à interdire à cet homme dont le seul projet est de se faire un foie gras. Mais au moins si la prose de l'auteur était de cette sorte qu'elle accompagne les jouissances gargantuesques du vieux. Mais non. Le ton en est parfois si maladroit qu'on en reste étonné :



GIL COURTEMANCHE

Tentons une explication : le malade jouit d'un droit inaliénable, il est absolument libre d'être malade s'il ne se comporte pas comme un malade, comme un vieux près de la mort. Un malade libre d'exister doit être un

malade en bonne santé. Ou plutôt, un malade poli qui réussit à dissimuler avec talent son état d'agonisant. (p. 50)

Bon, on aura compris, à force de le répéter, qu'il est réellement « malade ».

UN RÉVEILLON SI PESANT

Essayez d'imaginer un roman qui se déroule presque en entier pendant un repas, pendant les pauses, pendant qu'on descend au sous-sol jouer aux échecs, pendant que le narrateur ratiocine sur le fait que son père lui a volé la gloire d'avoir pêché la plus grosse truite lors d'une journée mémorable. Bref, rancœur et petits malaises se bousculent dans ce roman lent et lancinant. Mais à force, c'est peut-être là le miracle, s'attache à ces personnages, à cette mère qui est fatiguée, à ce père qui est toujours tyrannique, au narrateur et à son neveu qui veulent que le père en finisse avec cette vie de misère. Courtemanche réussit ce tour de force qui est assez rare, à savoir qu'après nous avoir lassés tant et plus, il nous entraîne dans une finale émouvante, questionnant sur un ton un peu poussif (toujours) les bienfaits de l'euthanasie, approfondissant le désir commun des aînés d'en finir une fois pour toutes avec leur décrépitude. Bref, tout lecteur capable d'avaler le ton clinique que prend parfois cette prose trouvera, dans ce rapport père-fils qui est analysé en profondeur, une charge émotive suffisante pour en être troublé.

☆ 1/2

Jérôme Élie, *L'Étrange dans sa nuit*,

Montréal, Éditions de la Pleine Lune, coll. « Plume », 2005, 96 p., 16,95 \$.

Étrange tarabiscotage

Quand on peut faire compliqué, pourquoi s'en priver !

Qu'est-ce que le réel ? Le réel existe-t-il ? Y a-t-il des mondes parallèles ? Où vivons-nous, dans quel monde, dans quel rêve ? Et quelle est notre existence réelle ou rêvée ? A-t-on raison de penser le monde, de questionner le monde ?

MONRÉEL, KWÉBEC !

Si ces questions vous intéressent, engagez-vous dans la lecture de ce trop long petit livre qu'est *L'Étrange dans sa nuit* de Jérôme Élie. C'est tellement « plate », c'est tellement redoutable de prétention chantournée, de contorsions appuyées que ça distille l'ennui et le « philosophique » de salon ; bien que là, avouons-le, il y ait de la culture et du vocabulaire. Ainsi rencontre-t-on ce cher Watson et ce bon vieux Sherlock dans une aventure d'un seul paragraphe, répété



JÉRÔME ÉLIE



inlassablement, dans « un lourd *in-quarto* » intitulé « L'énigme des grands magnétophones » (p.16-17), ce bon vieux cheval Incitatus que Caligula voulait faire consul (p. 51), ou encore des « parapluies violant une machine à coudre » (ça vous rappelle quelque chose ?), sans compter cette question : « Objets inanimés avez-vous donc une âme ? » (p. 52)

PERMISSION DE RONFLER UN PEU

Ça commence comme dans les romans de débutants, comme si on allait pénétrer dans le récit d'un rêve. On a peur qu'à la fin l'auteur ne nous dise : « Coucou ! c'était un rêve ! » Mais plus habile que cela, la guêpe ! En voici le début fulgurant : « Je coulais à pic dans le maelström de ténèbres. Mes souvenirs portaient en lambeaux, mais j'avais mon angoisse au front comme une lampe sourde, comme un œil, comme si je ne m'évanouissais que d'un œil. / Je me revois descendant un escalier en colimaçon. » (p. 9) Ça se termine ainsi :

Le souvenir et l'oubli ont le même visage. Le réel est moitié réalité, moitié irréalité. Ni l'un ni l'autre. Autre. Comment le dire ? J'y suis, c'est sûr, c'est l'absolue incertitude. Maintenant nul chagrin ne saurait naître dans le réel, ni personne à aimer ni fleur au soleil. Pas même. On ne saurait le dire ainsi. On en saurait. Alors je. Ni je. Ce mot impossible : Tu. Tu n'entends rien. Tu n'attends rien de moi. Ne plus savoir grandit. Mais qu'est-ce donc ? Et si le rêve, si la réalité revenaient, ils se heurteraient à cet inconnu, à cet oublié. Pourquoi fallait-il qu'il y eût quelque chose s'il n'y a rien ? (p. 94)

Si vous n'êtes pas déjà ulcérés, si vous avez le goût de savoir ce qui se passe ou ne se passe pas entre les deux, de comprendre comment les « Irréels » subissent l'ostracisme, comment *L'Étrange* rencontre *Le Fantôme*, ou *Bettina*, comment *L'Étrange*, baisant *Anaïs* dans des sous-sols, vieillit d'autant que cette dernière rajeunit, si vous avez le goût de vous perdre comme dans des jeux vidéo, alors que, de salle en salle, les aventures (?) surviennent sur un ton ubuesque, ce roman est pour vous.